

ANNICK SIMON

La psy
qui murmurait
à l'oreille
des **bébés**

DUNOD

*À ceux, et Aude la première,
qui m'ont « taraudée » jusqu'à ce que j'écrive,*

À la petite danseuse qui m'a montré le chemin,

*À Tom Pouce, Fatih, Jules et les autres,
À eux et à leurs parents,*

*À Léo,
À Claire et Germain,
dont j'aurais tant voulu
qu'ils n'aient pas à vivre le temps
de la prématurité.*

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2017

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-076330-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tom Pouce

IL A APPELÉ. Il se souvient d'être venu me voir ; pendant longtemps. Est-ce qu'il peut me rendre une petite visite ? Un peu amusée, et plus émue que je ne veux me l'avouer, je l'attends et, pendant cette attente, il me revient des images du petit garçon qu'il a été. Je revois, en particulier, ces moments où, du haut de ses trois à quatre ans, il se glissait sous les pieds de mon fauteuil, se pelotonnait en une petite boule et, me désignant une chaise basse, me dictait notre saynète habituelle :

— Je serais dans ma couveuse, et tu me regarderais dormir, et je me réveillerais, et tu me dirais : « Bonjour Tom Pouce ! »

Tom Pouce est né au septième mois de la grossesse de sa Maman. Je l'ai rencontré, quelques heures plus tard, pelotonné dans cette exacte même petite boule, enroulé autour de son doudou, un ourson de peluche bleu. Quel âge a Tom Pouce, aujourd'hui ? Quinze ans ? Seize ans ? Je ne me souviens pas exactement. Psychologue, venue du service de psychologie de l'enfant, j'avais donc accompagné son séjour dans le service de néonatalogie, pendant les quelque quarante jours qui lui avaient manqué.

Deux ans et demi plus tard, ses parents avaient téléphoné dans le service. Ils étaient à bout, ne savaient plus que faire de ce petit garçon incontrôlable ; ils n'osaient plus accepter les invitations à l'extérieur tant ils étaient sûrs que la soirée se terminerait par quelque drame. Tom Pouce leur faisait honte, leur faisait peur. Et, c'est sa marraine, sœur du Papa, qui, se souvenant de nos rencontres au chevet de sa couveuse, avait conseillé aux jeunes parents de m'appeler. J'avais accepté de les recevoir, seuls, pour que nous puissions parler, entre adultes, de leur enfant. Mais il ne leur avait pas été possible de confier Tom Pouce, personne ne voulant se charger d'une telle responsabilité. Ils étaient donc venus, accompagnés d'un petit garçon, véritable feu d'artifice à lui seul.

Tom Pouce était ici. Il n'y était plus. Il était là, et ici de nouveau. Il bondissait, explosait dans le bureau, grimpait sur une chaise, se faufilait entre nos jambes, se pendait à la cordelette du store. Ah, pour le coup, je n'avais pas eu de peine à entendre le désarroi et la demande de ses parents :

— Nous ne savons plus que faire pour qu'il cesse d'être cet enfant insupportable !

En vérité, ce qui me surprenait le plus, c'était l'écart dont j'étais le témoin, entre le bébé paisible et sans histoire de mon souvenir, et le petit garçon d'aujourd'hui, véritablement habité par une pile électrique. J'avais donc accepté de m'engager dans une thérapie avec Tom Pouce, et lui, était venu poser sa petite main sur mon genou : Top là ! Affaire conclue !

On sonne à ma porte. Je vais ouvrir. Un grand jeune homme, plus grand que moi, des yeux bleus ; et là, je le reconnais, ou plutôt je me retrouve face à ces yeux bleus qui répondaient à mon regard depuis la couveuse. Il sourit, un peu, intimidé. Me revient le sourire de son père :

– Je suis le papa de Tom Pouce, je peux venir le voir ?

Il tient un bouquet de roses à la main :

– C’est un peu bête, mais j’ai eu envie.

Ce sont ses premiers mots. Qu’est-ce qui est un peu bête ? D’avoir eu envie de venir me rencontrer ? De m’offrir ces fleurs ? Dans le tourbillon de mon émotion, je remercie, dispose les fleurs dans un vase. Tom Pouce, qui n’est plus Tom Pouce, s’est assis sur le canapé ; je choisis un fauteuil. Et, le plus naturellement du monde, il me parle et nous nous retrouvons, tout comme nous nous étions retrouvés lorsqu’il avait deux ans et demi, mais aussi comme nous nous étions découverts quelques heures après sa naissance.

Sa thérapie avait commencé alors qu’il avait deux ans et huit mois ; elle avait pris fin vers ses huit ou neuf ans. En fait, aujourd’hui, Tom Pouce, qui n’est plus Tom Pouce, est venu retrouver une dame (au début, il disait « a’Dame ») qu’il avait gardée en lui ; mais il a peu de souvenirs de nos années passées ensemble, de notre travail. Il est là, et il parle, comme si nous nous retrouvions pour une nouvelle séance. Il me raconte ce qu’il fait, ses études, ce qui l’intéresse. Ça coule tout simplement. Nous avons retrouvé notre rythme, un temps émaillé de nos rires, de ses sourires, de son regard qui se fronce lorsqu’il réfléchit et je le retrouve alors, tel que je le connais depuis sa couveuse, quand il fronçait déjà les sourcils dans un effort presque douloureux pour venir prêter attention à ma voix. À un moment, il dit :

– C’est une question d’intelligence !

Comme dans nos séances, comme dans une partie de pêche, je lance mon hameçon et ferre le mot important :

– C’est quoi l’intelligence ?

Il bredouille un peu, cherche ses mots :

— C'est... c'est faire attention, quand on parle, que les autres comprennent ce qu'on veut dire. C'est faire attention aux personnes quand on fait quelque chose.

Un coup de poing dans mon cœur, une explosion d'une infinie douceur. Ça m'envahit. Tout ce temps passé auprès des bébés dans leurs couveuses, toute cette tendre attention distribuée par un service compétent sans doute, mais avant tout, tellement généreux, et puis surtout, surtout, chaque jour de ces quarante jours, la présence de ses parents : larmes ou sourires, ou les deux ; tristesse ou espoir ou les deux encore. Tout ça, et quinze ans plus tard, cette réponse qui dit l'attention qu'il porte tout naturellement à l'autre, en retour à tant d'attentions reçues !

— Je te reconnais, Tom ! Tu es aujourd'hui comme tu as toujours été, avec cette si grande capacité à être reconnaissant. Tu as toujours été comme ça et c'est ce qui me bouleversait dans notre travail.

Les grands yeux bleus de Tom Pouce, qui n'est plus Tom Pouce, qui éclaboussent d'une joyeuse surprise. Son sourire qui mêle à présent celui de son père, celui de sa mère et autre chose encore qui n'appartient qu'à lui. C'est comme s'il découvrait que « 'a Dame », la psychologue du petit garçon qu'il a été, pouvait avoir eu, pouvait avoir aujourd'hui encore, des émotions. Je ne lui raconterai pas notre long voyage de quarante jours, ni celui des sept années qui sont venues ensuite. Juste quelques bribes. Là n'est pas l'important. Je pense qu'au premier regard, nous nous sommes retrouvés, et le présent a repris le devant de la scène ; pas besoin d'égrener les souvenirs. Le petit garçon me tutoyait ; le jeune homme est passé au vouvoiement. Il me demande :

— J'ai changé ? Vous ne me reconnaissez quand même pas ?

Je m'entends lui répondre :

— Si, parce que tu avais continué de grandir en moi, dans mes pensées. Tu es exactement tel que je pouvais t'imaginer.

Et c'est vrai. Et, ce qui me surprend le plus, c'est que, justement, « ça » ne me surprend pas. Tom Pouce, grandi en ce Tom qui se tient devant moi, je le connais, non pas « par cœur », mais « par le cœur ». Lorsque j'ai commencé le travail avec lui (il avait donc deux ans et huit mois), Tom Pouce ne parlait pas encore. Son agitation incessante prenait toute la place, lui servait, non pas de langage, mais disait son mal-être. Aucun jeu auquel il puisse se tenir ; aucune place à laquelle il puisse rester. C'était une espèce de nage du chien désespérée qui le maintenait à flot. Je le recevais dans un minuscule bureau, dans lequel se trouvait, en angle, un lave-mains, rond et creux. Très vite, Tom Pouce avait commencé à jouer avec l'eau du lavabo. Grimpé sur une chaise, il s'amusait à la faire couler, à plonger petites voitures ou personnages dans la vasque.

À la huitième séance, je me souviens — au bout de deux mois de notre travail, donc — il reprend son jeu auprès du lavabo qu'il remplit. Puis, il se saisit d'un tout petit personnage bébé, et le fait courir, marcher, sauter, sous l'eau qui le recouvre. Je me suis placée derrière lui, mes deux bras limitant un peu son espace. Comme à son habitude, Tom Pouce joue, et je sens monter en lui l'excitation alors qu'il fait faire des sauts au bébé, nous éclaboussant au passage. À un moment (et il m'a semblé que c'était fortuit), sa main accroche le bouton qui fait soulever la bonde. Le lavabo commence à se vider, entraînant le petit personnage dans son tourbillon. Tom Pouce pousse un cri, un cri qui vrille comme l'eau tourbillonne :

— Nooo ! Pas pa'ti !

Ce cri, c'est sa première phrase. Il tourne vers moi un visage décomposé. Doucement, je prends sa main dans la mienne et nous allons retenir le petit personnage.

– Tu as eu très peur. Nooon, le bébé ne va pas partir ! Pas cette fois, pas comme la première fois, quand tu es né. Tout à l'heure, nous demanderons à ta maman qu'elle nous raconte ta naissance.

D'où m'était venue cette interprétation ? Peu m'importe. Ce qui est sûr, c'est qu'à ce moment-là, j'avais été envahie, tout comme Tom Pouce, par un mouvement de panique et c'était tellement fort, tellement au-delà de ce qui peut se penser, juste une sensation, juste un ressenti poignant, c'était tellement tout cela, que je n'avais pas douté un instant de l'authenticité de ce que nous venions de vivre, lui et moi. Aussi, lorsqu'il a été l'heure de la fin de la séance et que nous sommes allés retrouver sa maman en salle d'attente, je lui ai demandé de venir dans le bureau et de nous raconter la naissance de Tom Pouce.

– Oh ! Ça a été si rapide, s'est-elle souvenue. J'avais été hospitalisée parce que j'avais des contractions, mais, la poche des eaux s'est rompue. On n'a pas pu le retenir. Il est arrivé en quelques minutes.

J'ai la gorge sèche, mon cœur bat. Oui, nous ne nous sommes pas trompés Tom Pouce et moi. C'est bien « ça », cet instant-là qu'il a mis en scène. Il a retrouvé, après le geste sans doute juste maladroit de sa main, l'émotion terrifiante qu'il a vécue en venant trop vite au monde :

– Nooo ! Pas pa'ti !

À la suite de ce jour-là, peu à peu, les mots lui sont venus ; tout naturellement, son langage s'est construit. Et Tom Pouce a commencé à se poser, à ne plus être ce tourbillon qui emporte tout sur son passage. C'était comme s'il n'avait plus besoin, nageur désespéré, de lutter

contre le courant qui l'emportait. Lui, avançait. Mais moi, je continuais de douter de moi, de la vérité de ce que j'avais vécu avec mon petit patient.

J'ose ? Je n'ose pas ? J'ai osé. J'ai appelé Cléopâtre Athanassiou, grande dame de la psychanalyse. Je lui ai demandé si je pouvais venir lui parler du moment étrange que j'avais vécu avec ce petit garçon.

– Mais, bien sûr !

Je revois mon long voyage en train pour me rendre à Paris, le labyrinthe du métro, mes pas qui résonnent sur le trottoir de sa rue, et mes mots dans ma tête, le cœur qui me bat jusque dans les oreilles. Le trac. Et si je m'étais fait du cinéma ? Je sonne à l'interphone ; elle me répond. L'ascenseur. Un couloir sombre et dont le plafonnier oublie de s'allumer. Sa porte s'ouvre. Dans la lumière de son entrée, elle apparaît sur le pas de la porte. Son sourire, la chaleur de son accueil dans son sourire. Oui, ce sont et cette lumière-là, et cette chaleur-là que je suis venue chercher pour comprendre ce que nous avons vécu Tom Pouce et moi.

Je raconte cette huitième séance, la panique du petit garçon, mon émotion. Elle m'écoute. Questionne un peu. Je lui raconte les précédentes séances, celles qui ont suivi, depuis. Je reviens toujours à cette huitième séance.

– Je me dis que je n'ai pas rêvé, que c'est bien ce moment-là de sa naissance que nous avons vécu ensemble ?

– Mais oui, bien sûr ! conclut-elle avec ce même sourire, cette tranquille assurance qui font que je ne doute plus.

Dans un travail de supervision, Cléopâtre Athanassiou accompagnera notre voyage de sept années de thérapie. Aujourd'hui, regardant le jeune homme qui est assis en

face de moi, je peux lui dire que nous avons eu, lui et moi, beaucoup de chance d'avoir cette personne-là à l'arrière de notre belle traversée.

– En fait, dit-il, elle serait un peu comme une grand-mère pour moi ?

– On pourrait dire comme ça.

Et me revient l'expression de sa mère qui m'appelait sa « Maman des pensées ».

À mon tour, je lui demande :

– Tu te souviens de ce jour où je t'ai invité à revenir en salle des couveuses ?

– Pas vraiment.

Pas vraiment, bien sûr, puisqu'il a fait la traversée.

Tout comme le reste de sa thérapie, ce moment-là, il en a été pétri, certes, mais il l'a transformé en « autre chose » qui est devenu « lui ». Dans ces conditions, pourquoi se serait-il encombré de ce souvenir-ci ? De ceux-là encore ? Tom Pouce n'est plus Tom Pouce, et le jeune Tom d'aujourd'hui allonge le pas vers ce « toute sa vie » qui s'offre à lui. Pourtant, à l'arrière, ce regard par-dessus son épaule, cette visite aujourd'hui.

En quelques mots, je lui raconte la scène :

– Oh, c'est à la naissance de ton petit frère. Tu avais sept ans ; il a été muté quelques jours en néonate. Alors, tes parents et moi, nous avons pensé que c'était peut-être l'occasion de te ramener là où avait commencé notre histoire à tous les quatre. Nous nous étions dit que ça pouvait t'aider à franchir un cap.

Tandis que je brosse en quelques phrases cette visite qu'il a oubliée, tout le film se déroule devant mes yeux, et je retrouve en moi ce moment-là, intact. Fabien est né trois mois avant le septième anniversaire de Tom Pouce. Difficile de faire une place à ce bébé nouveau venu et qui

lui prenait son rang de « toujours le bébé prématuré de ses parents », bien qu'il ait eu une petite sœur, sa cadette de seulement quinze mois.

D'ailleurs, aux grands-parents qui demandaient aux petits aînés comment s'appelait le bébé, Tom Pouce et Augustine s'étaient regardés :

– Euh, on sait pas. Euh, Nain-de-Jardin !

Fabien devenu Nain-de-Jardin, la Maman en avait souri :

– Mon pauvre chéri, tu as un surnom avant d'avoir un prénom.

Mais, lorsque Fabien a eu quinze jours, il a dû être hospitalisé dans le service des nouveau-nés, pour une bronchiolite. Là, je retrouve les parents de Tom Pouce qui viennent de basculer dans ce qu'ils ont vécu il y a presque sept ans. Au lendemain de cette rencontre, lorsque j'arrive dans le service, Monsieur Papa m'attend avec un gros album photo.

– Vous vous souvenez ? demande-t-il en tournant les pages. Quand il est rentré à la maison, il était tout juste grand comme une bouteille de champagne, même taille ; regardez !

Je découvre la photo du bébé allongé à côté d'une bouteille de champagne, même taille, en effet. Je le laisse feuilleter pour moi un album, gros album de ces quarante jours d'hospitalisation. Je reconnais Tom Pouce d'aujourd'hui dans ce bébé d'il y a sept ans. Tom Pouce quand il réfléchit ou quand il boude. Mais ce n'est pas le bébé dont j'ai gardé le souvenir, et le décalage me surprend entre ce que j'ai vécu et ce qu'a fixé l'objectif de l'appareil photo.

« Mon » Tom Pouce était un bébé paisible. Je me souviens de ses efforts pour répondre à ma voix. Je me rappelle le bleu vif de ses yeux. Le bébé des photos est un

enfant douloureux, soucieux, les sourcils froncés, le front plissé. Il dort d'un sommeil triste, enfermé, en retrait. À ce moment-là, petit Fabien au creux de ses bras, Madame Maman parle joyeusement, commente en riant les photos, mais moi, je ne parviens pas à l'entendre. Mes oreilles bourdonnent, laissant dehors le ronronnement des voix, tandis que je suis prise par l'insupportable du bébé qui se trouve devant mes yeux, un bébé qui a souffert, qui a été seul, et surtout un bébé qu'aujourd'hui j'ai le sentiment de ne pas avoir su voir « dans ce temps-là ».

De retour chez moi, je suis allée rechercher mes notes de ce printemps 1999. J'évoquais un bébé qui allait bien, que je trouvais le plus souvent dormant, c'est vrai, mais un bébé paisible et qui parvenait à me rejoindre par le regard, parfois même par un sourire, lorsque je m'adressais à lui. Une fois, une seule fois ma collègue qui intervenait en alternance avec moi dans le service de néonatal, avait noté : « Il a l'air triste ! » Elle avait pu le voir ainsi. Moi, jamais. Me voilà hantée par le décalage entre le bébé des photos et celui, bien réel pour moi, dont j'avais accompagné le séjour en néonatal.

La voix du papa me ramène dans le temps présent. Il dit qu'ils occupent justement, avec Fabien, le box où s'était trouvé Tom Pouce il y a six ans et neuf mois. Et puis les voilà, père et mère, penchés sur leur bébé vieux de deux semaines et qui évoquent la peur qu'ils ont eue de perdre Fabien lorsque la bronchiolite s'est déclarée ; ils associent avec des morts brutales dans la famille ou chez des proches : morts subites de nourrissons, morts de jeunes garçons en moto, en voiture.

À cette époque, Tom Pouce, qui commençait à ne plus être Tom Pouce, voulait arrêter la thérapie. C'était un entêtement chez lui, une obsession. Et pour moi, il était

clair que ce n'était pas le moment. Ce jour-là, au chevet du bébé Fabien, je me suis demandé ce qui faisait si peur, dans cette famille, peur au point que les uns sont obsédés par des images de mort et que l'autre cherche à fuir notre cadre de « penser ensemble ». C'est alors que m'est venue l'idée de proposer que nous retournions, avec Tom Pouce, visiter la salle des couveuses où il a commencé sa vie.

Quelques jours plus tard, les parents, Tom Pouce et Augustine me retrouvent devant la porte du service. Lui-même bien gris de teint, le papa me glissera :

— Ça remue Tom Pouce. En voiture, il a vomi. Ici, il a demandé à aller aux toilettes.

Mettre les sarraus, se laver les mains, ce sera un peu un jeu. Un jeu « comme si » ; mais, lorsque j'ouvre la porte donnant accès à la salle des couveuses, Augustine s'élançait joyeusement, comme s'il s'agissait d'une piste de danse. Les trois autres se sont figés sur le pas de la porte, larmes aux yeux.

Le papa finit par désigner du menton le premier bébé en couveuse :

— Vas-y, toi, Tom Pouce, va lui dire bonjour, toi qui connais.

Le petit garçon se décale de ses parents, s'avance jusqu'au hublot que j'ouvre pour lui.

— Bonjour bébé ! dit-il d'une voix mal assurée. Ça va ?

La maman fait quelques pas, un peu comme un somnambule ; sans l'ombre d'une hésitation, elle va se placer à un certain endroit, près d'un pilier :

— C'est celle-là, ta couveuse. Je la reconnais. Tu étais là.

(Les couveuses sont identiques, mais il me semble bien me souvenir que lui se trouvait, en effet, à cet endroit-là de la salle.)

La voix de la jeune femme dit sa gorge nouée ; la mienne est sèche. Augustine continue de sautiller. Elle met une main dans la couveuse vide :

– C'est chaud ! dit-elle de la petite voix de Boucle d'or chez les ours ; elle semble surprise et ravie.

Tom Pouce avance timidement la main :

– Il fait bon dedans ! dit-il, la voix suave.

Alors, son papa s'approche à son tour :

– Si tu es là, aujourd'hui, un homme solide, explique-t-il à son fils, haut comme trois pommes, si tu es là, c'est grâce à ces machines et aux visites de ta maman. Toutes les après-midi, elle restait assise à ton chevet, à te regarder, à te parler.

Un moment plus tard, Tom Pouce revient auprès du petit passager de la première couveuse :

– Au revoir bébé ! Ça va aller, tu sais !

Sa voix est solide, pleine de promesses. En quelques minutes seulement, tout ce chemin parcouru depuis le : « Bonjour bébé. Ça va ? » jusqu'à cet : « Au revoir bébé ! Ça va aller, tu sais ! »

Nous quittons le service.

– Et alors ? me demande Tom, m'arrachant à ma rêverie, à mes émotions retrouvées.

– Alors ? Ça a été un moment d'une grande intensité pour tous. Tu t'es approché d'un bébé dans sa couveuse, et timidement, d'une voix mal assurée, tu lui as demandé : « Ça va ? » Et puis, tu as visité le service, tes parents t'ont raconté ce temps-là. Au moment de partir, sûr de toi, tu es retourné auprès de la couveuse et tu as dit au bébé : « Ça va aller, tu sais ! » Ton papa, ta maman et moi n'avons jamais douté de combien cette visite avait compté pour nous tous.

Il sourit, imite ma voix imitant Tom Pouce âgé de sept ans et, tout attendri, il répète :

— Ça va ? Ça va aller, tu sais !

Tout naturellement, sa visite prend fin à ce moment-là. Il se lève, me remercie de l'avoir reçu, dit que ça lui a vraiment fait plaisir. Il marche devant moi. De grandes enjambées souples, sa nuque que je reconnais. Il se retourne :

— Merci beaucoup, vraiment.

— C'est moi aussi qui te remercie !

Il s'éloigne dans la rue. Je rentre à la maison. Ses roses sur la table basse. Ses roses, et le tiroir aux souvenirs ouvert, là, devant moi. Je ne peux pas faire comme si j'avais oublié, je ne peux plus faire comme si ça n'avait pas compté pour moi d'une façon « extra ordinaire ». Tom a fait resurgir ces vingt ans-là de ma vie. Psychologue dans un service de « néonats », la curieuse aventure d'un funambule marchant sur le fil de ses pensées, au-dessus des couveuses.

Je me souviens... Je me souviens... Je me souviens... Je me souviens... Je me...

1

Funambule au-dessus des couveuses

JE ME SOUVIENS

Je me souviens. C'était au siècle passé, au millénaire précédent. C'était, pour tout dire en 1990, et je débutais mon stage de fin d'études de psychologie clinique (dans ce temps-là, on parlait de DESS), dans le service de pédopsychiatrie de l'Hôpital. Mais ici, et dans toute la région, seul le papier à en-tête mentionnait l'« Inter-secteur de psychiatrie Infanto-Juvenile » ; en vérité, le service n'était connu de tous que par le nom de la jolie maison des années 1900 qui l'abritait : « La Villa des Iris ».

Un jour, en début d'après-midi, mon maître de stage m'annonce que nous allons « monter en néonate ». Nous voici parties pour l'hôpital, et, dans l'hôpital pour la pédiatrie, et dans la pédiatrie, pour la néonatalogie. L'ascenseur (je déteste les ascenseurs !), tout grognant et cahotant nous dépose au quatrième et dernier étage. Je suis surprise par les odeurs d'hôpital, les bruits d'hôpital, les couleurs d'hôpital qui viennent nous encercler dès le palier. Prise dans cet étau, je me sens redevenir petite fille et me voici,

trottinant derrière ma psychologue patentée, mon espèce de maman dans ce lieu étrange.

Nous entrons dans le service par une petite porte réservée au personnel ; et, de là, nous pénétrons dans un sas où nous allons troquer notre veste contre un grand, long, immense autant que moche, sarrau vert qui nous donne des allures d'extraterrestres, à moins que nous ne soyons devenues les nains de Blanche Neige. Je me sens « Simplet descendant à la mine » ; petit sourire accroché aux lèvres, je glisse mes pas derrière ceux de « Prof ».

Nous voici dans une nouvelle enclave, la salle des couveuses. Les couveuses, que je découvre alors, ce sont de grandes boîtes de plexiglas, rectangulaires ; sur les côtés, aux deux extrémités, il y a des petites portes par lesquelles on peut glisser les mains pour toucher, soigner les bébés. Ce jour-là, ils sont au nombre de quatre ; quatre petites filles. Mais ici, on ne parle pas de « bébés », ni même de « bébés nés prématurément ». Ici, on parle de « prémats », comme s'il s'agissait d'une sorte de mutation de l'espèce. Les quatre petites filles m'évoquent précisément Blanche Neige dans son cercueil de verre ; ou bien, ce serait des papillons épinglés à l'intérieur d'une boîte, appartenant à quelque collectionneur.

Les trois premières sont vêtues seulement d'une couche à laquelle on a accroché leurs poignets maintenus par des menottes de Velcro ; la quatrième, totalement nue, a les bras en croix, comme écartelée sur fond de couveuse. Toutes sont reliées à des fils, nourries par des tuyaux qui vont directement à la bouche ou dans le nez ; elles sont perfusées au niveau du pied, du crâne. Une pompe qu'on me désigne sous le nom de respirateur, fait un bruit d'enfer. Il alimente une des petites filles en oxygène. Celle qui est nue, offerte à nos regards, un bandeau de gaze

scotché sur les yeux, est exposée, me dit-on (et j'entends « exhibée »), sous les rayons de ce qui m'apparaît être un « grilloir à bébés ». Tandis qu'une infirmière m'explique : « Elle a un ictère, la jaunisse des nouveau-nés », il me vient l'image de ces tubes de néon bleus, sur lesquels, au pays des vacanciers, viennent s'échouer et mourir mouches et moustiques.

J'ai l'impression, me coulant derrière mon maître de stage (pour prendre le moins de place possible), qu'elle m'a emmenée visiter quelque monstrueux salon de l'auto et que, dans cet imbroglio de fils et de conduits, ce sont des moteurs de voiture que l'on répare, bricole. Que reste-t-il d'humain chez ces petites personnes qui devraient être encore dans un ventre chaud, rond, sombre, à attendre qu'il soit vraiment l'heure de venir au monde ? Les puéricultrices (du latin « puer » : femmes-enfants ? Ou bien : infirmières qui prennent soin des enfants ?), les aides-soignantes, vont, viennent, rapides, efficaces : « Ça » soigne ; « ça » nourrit ; « ça » change les couches. Bref, on est bien dans un service de soins intensifs. Mais, dans le même temps, ces femmes sourient aux petits malades ; elles ont des gestes mesurés, tendres. Elles soignent les corps, mais ce n'est visiblement pas leur seule préoccupation ! Ces bébés ont de tous petits mouvements qui me surprennent : ce sont des tressaillements, des gestes ébauchés, stoppés par les attaches, mais repris encore, et encore.

Une des petites filles est maintenue assise dans sa couveuse par l'infirmière qui vient de lui donner son biberon et qui lui parle d'une voix aussi douce que l'est sa main caressant son estomac (pour le rot !). Églantine, délicate, transparente, ouvre les yeux, semble la regarder. Plus tard, la petite fille étant recouchée, la couveuse refermée, je

resterai un moment auprès d'elle. Drôle de bébé aux cils immenses, aux épaules velues de camionneur. Elle tourne la tête du côté d'où sont venus les soins. Des yeux très noirs. Je me demanderai, ensuite, si nos regards ne se sont pas rencontrés ? Si elle a entendu ma voix ? Elle sourit. Aux anges ? À une présence ?

Plus loin, une dame extraterrestre se tient auprès d'une couveuse. Je la confonds d'abord avec une personne du service et c'est parce qu'elle a la même bouche que la petite Laura, que je réalise qu'elle est sa maman. Mon maître de stage s'approche d'elles deux et j'entends la jeune femme expliquer que sa petite fille est née en état de mort apparente. Son papa ne l'a pas vue encore ; les photos faites par le service, l'ont beaucoup impressionné : « À cause des tuyaux, des aiguilles » ; il préfère attendre pour venir. Mais aujourd'hui, elle, la maman, aimerait la prendre dans ses bras, pourtant, quand même, elle a un peu peur encore.

Ici, tout le monde semble équipé d'antennes de papillon. Une puéricultrice s'approche, avant même d'avoir été appelée ; elle propose de « débrancher » Laura, puis de l'habiller. Je ne comprends sans doute pas plus que la maman ce dont il est question, mais voilà que « le prématuré du service » est enveloppé d'un molleton blanc, déposé sur les genoux de la jeune mère et tandis que dansent les mains de la « puer » autour du petit corps, voici que Laura prend figure humaine, et que, comme un bébé ordinaire, elle se trouve habillée d'un body, d'une brassière rose, de minuscules chaussons.

Pendant qu'elle agit avec précision, rapidité et douceur, l'infirmière dit à la maman (recommandation sans doute nécessaire : on quitte la couveuse, pas l'hôpital) :

— Il faudra faire attention à l'aiguille sur le crâne !

La jeune femme s'assoit ; on lui dépose dans les bras sa petite fille. C'est leur première rencontre. Laura est née il y a huit jours. Dans une autre partie de la salle des couveuses, nous croisons l'interne ; il nous dit que l'équipe souhaite que les parents d'Alexandra rencontrent « un psy » :

– C'est une famille, il faudra y aller doucement !

(Que de mises en garde dans ce service !) Et je me demande de qui, de quoi il a le plus peur, l'apprenti médecin : de la fragilité de la famille ? Ou bien des « psy » ?

Plus loin, le couloir dessert une série de boxes à deux lits (pour les « prémats » quand ils quittent leurs couveuses, ou pour ceux qui sont un peu plus âgés, les « nourrissons »). Si peu de place : un tabouret pour chaque maman et des vitres sur les quatre côtés sous prétexte de « surveiller » les bébés ; mais aussi pour les maintenir en cage ? À moins que ce ne soit pour les mettre en vitrine ? Certains ressemblent à de « vrais bébés » ; si ce n'est qu'ils sont encore des « modèles réduits ». D'autres, ont conservé, du temps de la couveuse, les ventouses, les fils qui les relient au « scope » ; et puis, il y a ceux que l'on gave et qui gardent une sonde dans une narine, un bout de sparadrap sur le nez, ce qui leur donne des allures de gros moustiques à lait.

Lorsque nous quittons le service, deux heures plus tard environ, je m'aperçois que j'ai les jambes molles, du coton chaud plein les oreilles. Je vois bouger les lèvres de mon maître de stage ; ses paroles ne viennent pas jusqu'à moi. Drôles de bébés qui nous chavirent si fort.

Je me souviens... Je me souviens des débuts de mon stage... Le trac avant de monter au quatrième... La fatigue après... Mais là-haut... Là-haut, c'était relativement simple, ou, du moins, ça me convenait tout simplement. En vérité,